

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Renouer avec le journal dénoué

Journal dénoué de Fernand Ouellette, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1988, 265 p., (coll. Typo), 8,95\$.

Yolande Grisé

Number 50, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38722ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grisé, Y. (1988). Review of [Renouer avec le journal dénoué / *Journal dénoué* de Fernand Ouellette, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1988, 265 p., (coll. Typo), 8,95\$.] *Lettres québécoises*, (50), 56–56.

Tous droits réservés © Éditions Jumonville, 1988

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

RENOUER AVEC LE JOURNAL DÉNOUÉ

Journal dénoué de Fernand Ouellette, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1988, 265 p., (coll Typo), 8,95\$.

Une quinzaine d'années après sa publication, le *Journal dénoué* de Fernand Ouellette paraît en format de poche aux éditions de l'Hexagone, dans la jolie collection Typo. Quelle meilleure façon de saluer le récipiendaire d'un récent prix du gouverneur-général que de faire ainsi connaître l'homme et son œuvre à un plus large public!

C'est aussi l'occasion pour ceux et celles qui n'ont pas lu cet essai intime du poète et du romancier qu'ils apprécient de découvrir «l'histoire de [l]a vie affective, intellectuelle et spirituelle» (p. 17) d'un homme né au Québec en 1930. Il s'agit ici d'une «histoire intérieure» précise l'auteur dans son «avant-propos». Une histoire tirée d'une vingtaine de volumes de son journal et représentant «plus de quarante années de [s]a vie» (p. 17).

Extraits

À la fin de 1962, j'ai pu lire l'ouvrage troublant qui s'intitule *La Merveilleuse Aventure de Cabeza de Vaca*, reconstituée par Haniel Long. À la suite d'une expédition désastreuse sur la côte de Floride, en 1528, une poignée d'Espagnols avaient échoué près de Galveston (Texas), dans le golfe du Mexique, parmi lesquels le lieutenant Cabeza de Vaca. Cet homme qui a tout perdu, durant huit ans, pieds nus, sans vêtements, descendra vers le Mexique. Au contact des Indiens, ce Blanc arrogant se purifiera pour devenir à la fin une sorte de thaumaturge. À son retour en Espagne, il publiera son aventure. Par les yeux de cet homme nous devenons témoins de la transformation de son âme et nous découvrons l'Indien.

Les Indiens revinrent nous trouvant aussi nus qu'eux, notre bateau perdu, et en pleurs. Assis à nos côtés, ils versèrent aussi des larmes. Je pleurai davantage, à la pensée que ces gens si misérables avaient pitié de nous.

Pour en parler, l'auteur respecte la voie chronologique (de 1947 à 1973), puisque c'est dans et avec le temps que se sont élaborés l'écllosion de sa sensibilité, l'approfondissement de sa pensée et le mûrissement de son âme. Ce parcours, toutefois, n'est pas linéaire, mais adopte un circuit pluridimensionnel qu'on imagine volontiers sous la forme polygonale d'une sorte de cristal. L'ouvrage, en effet, se présente en cinq parties, aux angles bien définis, chacune assortie d'un intitulé emprunté à des pronoms personnels : «moi», «soi», «toi», «nous» et «lui». Poète apollinien, Fernand Ouellette aura, sans doute, privilégié un agencement qui, sous un certain rapport, pourrait évoquer la dynamique de la lumière par son rayonnement, sa réfraction, sa réflexion, sa convergence, voire même sa forme étoilée (cinq parties).

Quoi qu'il en soit, à quinze ans de distance, ce petit livre demandait

quelque présentation et la préface de Gilles Marcotte constitue, à cet égard, un de ces textes liminaires qu'on a intérêt à lire en guise d'introduction.

La décantation ayant fait son œuvre aussi après quinze ans, l'ouvrage invite à la méditation. Le lecteur d'aujourd'hui reste frappé certes par le cheminement personnel de l'homme, de l'intellectuel, du mystique qui se confie dans ces pages; mais il ne peut s'empêcher de mesurer, du même coup, le chemin parcouru, en si peu de temps, par une époque soumise aux mutations accélérées.

Sur un autre plan, la lecture ou la relecture d'un tel ouvrage est également le lieu de sonder le noyau dur d'une expérience humaine toujours renouvelée. Chez Fernand Ouellette, l'interrogation fondamentale sur l'humanité demeure, indépendamment de l'heure et du lieu, d'une terrible actualité, comme l'attestent les deux extraits qui suivent.

Comment résister à la tentation de mettre en parallèle, grâce à Louis Massignon, ce texte du mystique Rûm?

Celui-là dont la beauté rendit jaloux les Anges est venu au petit jour, et il a regardé dans mon cœur. Il pleurerait et je pleurerai jusqu'à la venue de l'aube, puis il m'a demandé : De nous deux, dis, qui est l'amant?

Dans sa Relation à Charles-Quint, Alvar Núñez Cabeza de Vaca écrit :

Le pire consistait à renoncer peu à peu aux pensées qui habillèrent l'âme d'un Européen, et qui plus est, à l'idée qu'un homme obtient le pouvoir par le poignard. [...] C'est dans cette période, si j'ai bonne mémoire, que je commençai à penser aux Indiens comme à des frères humains. [...] Et tout en priant avec force, j'ai senti comme une déchirure en moi par laquelle m'étais insufflé le pouvoir de guérir. [...] Je dis à André : «Si nous parvenons en Espagne, je solliciterai de Sa Majesté mon retour dans ce pays, avec une troupe de soldats. Et j'en-

seignerai au monde comment la douceur est victorieuse, et non le massacre [...]» Tant que j'étais avec les Indiens, je ne pensais qu'à leur faire du bien. Mais à mon retour, j'ai dû bel et bien me surveiller pour ne pas faire de mal à mes compatriotes. Si l'on vit où tout souffre et se prive, une tendance particulière vous pousse à venir en aide. Mais là où tout abonde, nous abandonnons notre générosité, croyant que notre pays nous remplace, chacun ou tous.

Pour avoir une idée de l'élévation d'esprit de Cabeza de Vaca, voyons, par exemple, comment les colons traitent les Indiens dans un mémoire de la Commission des moines de l'ordre de Saint-Jérôme, en 1517 :

[...] ils [les Indiens] fuient les Espagnols, refusent de travailler sans rémunération, mais poussent la perversité jusqu'à faire cadeau de leurs biens; n'acceptent pas de rejeter leurs camarades à qui des Espagnols ont coupé les oreilles. [...] Il vaut mieux pour les Indiens devenir des hommes esclaves que de rester des animaux libres.